

trop puissante les fait passer à l'état de poison malgré eux ; et les voilà par accident jetant la froideur et le trouble dans un salon où la veille ils avaient jeté la vie et la gaieté. Eh bien, tous ces esprits pesants, ces oisifs d'idées qui encombraient la conversation, les clubs les ont absorbés ; ils ont donné asile aux ennuyeux de tout le monde, aux ennuyeux et aux ennuyés ! Ce sont des temples hospitaliers ouverts aux infirmes, aux affligés de toutes les sociétés dont ils attristaient la vue : les clubs sont les hospices des importuns, ils accueillent tous ceux qu'on repousse, ils appellent tous ceux qu'on fuit :

Les maris de mauvaise humeur ;  
 Les joueurs de mauvaise compagnie ;  
 Les pères ronfleurs ;  
 Les oncles *rumineurs* ;  
 Les tuteurs sermonneurs ;  
 Les gens qui n'entendent pas bien ;  
 Ceux qui parlent mal ;  
 Ceux qui ne comprennent rien ;

Les ultra-étrangers dont l'élocution est par trop laborieuse ; on peut causer très-agréablement avec un Allemand qui vous dit : *Ponchour* ; mais avec un entêté qui, après trois ans d'habitude parisienne, persiste à vous dire : *Finchir*, il est impossible de ne jamais s'entendre. Vite un club pour ces étrangers-là...

Tous les hommes qui ont un mécompte à dissimuler.

Ceux qui ont appris le matin une mauvaise nouvelle ;

Ceux qui ont fait dans la journée une fâcheuse découverte ;

Ceux qui viennent de rencontrer un créancier ;

Ceux qui viennent de manquer une héritière ;

Ceux qui commencent à soupçonner un tiers dans leurs amours ;

Ceux qui pressentent un invalide dans leurs écuries ;

Les gens qui ont trop bien dîné la veille ;

Ceux qui ont mal dormi cette nuit ;

Les rhumes naissants ;

Les névralgies obstinées ;

Enfin tous les ennuis, toutes les souffrances, les humiliations, les inquiétudes, les infirmités qui rendent maussades ceux-là quelquefois, ceux-ci

toujours ; ces petites misères de la vie mondaine vont se réfugier dans cet asile indulgent ; leurs plaintes étouffées se perdent dans un concert de propos insignifiants. On oublie assez vite ses chagrins auprès de gens qui les ignorent et qui n'y prendraient aucune part s'ils venaient à les connaître. Autrefois cette mauvaise humeur s'exhalait en famille, et l'on doublait ses ennuis en les faisant partager ; on les prolongeait aussi, malgré soi ; quand on voyait une femme, une sœur, une mère, s'inquiéter de vos tourments, on leur trouvait plus d'importance ; on n'osait pas s'en distraire tout de suite, de peur de paraître léger : maintenant, quand on est maussade, malade, insupportable, on va au club...

Vivent les clubs !

Les clubs ne sont pas seulement l'asile des hommes mal disposés, ils servent aussi de repaire aux jeunes gens mal élevés. Les hommes très-faibles ont ce que nous appellerons le préjugé de la grossièreté ; c'est un préjugé qu'il faut sinon respecter, du moins subir avec intelligence.

Tous les hommes imaginent que la brutalité, c'est la force, et ils regardent comme un devoir de jurer plusieurs fois dans la journée, pour se prouver à eux-mêmes leur énergie. Le juron est le rugissement de ces gentils perroquets qui s'intitulent *lions*.

Avouez alors qu'il est bon que ces êtres volontairement féroces aient un antre bien clos et bien chauffé, où ils puissent, à toute heure du jour, aller rugir, rugir comme Vert-Vert, avec confiance et sans contrainte. Ils sortent de là plus calmes ; ils ont fait preuve d'énergie : ils savent qu'ils peuvent être violents et grossiers quand ils veulent : ils pourront donc se permettre d'être doux et polis quand on voudra.

— Mais, dites-vous, ils ne sortent jamais de leurs maudits clubs.

Tant mieux ! Nous avons quelquefois entendu certains coryphées d'un certain club causer entre eux, et nous persistons à déclarer que l'institution des clubs ne saurait faire aucun tort, dans nos salons, à l'art de la conversation.

Les hommes d'esprit savent tirer des clubs de grands avantages ; ils y vont passer quelques heures, recueillir les nouvelles du jour, se mettre au courant ; et puis, ce bienheureux asile leur